

La veille du départ, des piquets de cavalerie avaient exploré en éclaireurs les environs de Fontainebleau. Il y avait des craintes, et elles étaient fondées. Savary, en sa qualité de ministre de la police impériale, se trouvait alors à Orléans avec les membres de la régence, qui avait été dissoute. Quoi qu'il en soit, il crut devoir répandre quelques agents pour sonder l'opinion et se tenir au courant de l'esprit public. Ceux-ci vinrent bientôt l'avertir qu'ils avaient rencontré dans les environs de Fossard, à peu de distance de Fontainebleau, une bande de cavaliers armés, conduits par un ancien écuyer de la reine de Westphalie, qui, disaient-ils, n'étaient que l'occasion favorable pour fondre sur Napoléon à son passage et l'assassiner. Savary avait prévenu l'empereur de ce guet-apens; on avait pris à tout hasard des mesures de précaution, et les assassins, n'ayant point osé se hasarder contre les cinquante lanciers qui formaient l'escorte particulière de l'empereur, se rabattirent sur les équipages de la reine de Westphalie, qu'ils pillèrent.

On prétendit, dans le temps, que le chef de la bande n'avait d'autre mission que de s'emparer des diamants de la couronne et du trésor que Napoléon emportait avec lui. Mais on ne pouvait faire courir le 20 avril après des valeurs que M. le baron Dudon avait reprises dès le 10 du même mois, et remises au gouvernement provisoire. Ce fut cependant le prétexte dont on se servit pour arracher au général prussien Sacken, gouverneur de Paris, au général Dupont, ministre de la guerre, au préfet de police Anglès, au directeur des postes Bourricque, tous ministres du gouvernement provisoire présidé par M. de Talleyrand, un ordre qui mettait à la disposition du chef de l'expédition les autorités civiles et les postes militaires "pour l'exécution (y était-il dit) d'une mission secrète de la plus haute importance." La reine de Westphalie se plaignit à l'empereur Alexandre, son parent, et réclama les objets précieux ainsi que les diamants et les quatre-vingt mille francs en or qui lui avaient été enlevés. L'écuyer de la reine fut arrêté, et dans l'instruction de la longue procédure instruite contre lui à ce sujet, il déclara textuellement : "qu'il n'avait été chargé de rien moins que de tuer Bonaparte et son fils; que cette proposition lui avait été faite par M. de Talleyrand; qu'en récompense de ce service on devait lui donner deux cent mille francs, le faire duc, lieutenant général et gouverneur d'une province; mais qu'il n'avait accepté cette mission que pour sauver les jours de l'empereur et ceux du roi de Rome; que ce n'était que pour avoir l'air de faire quelque chose qu'il s'en était pris aux bijoux de la femme de Jérôme Bonaparte; qu'il avait remis les caisses enlevées au secrétaire du gouvernement provisoire, et qu'ainsi ils s'en lavaient les mains."

Entre ces graves inculpations et le silence obstiné gardé par M. de Talleyrand et les signataires des ordres délivrés, il est difficile de prononcer. Il y a là un mystère que le temps n'a pas encore éclairci suffisamment.

Une des particularités du voyage, c'est que presque toute la garde impériale était cantonnée dans le pays que Napoléon devait parcourir, jusqu'à Nevers. A son passage, elle se trouvait sous les armes; mais depuis plusieurs jours il lui avait été recommandé par ses chefs de ne faire connaître par aucune parole, par aucun signe, qu'elle plaignît le sort de son empereur. Cette troupe d'élite se montra obéissante en cette douloureuse circonstance. Elle garda le plus morne silence. Ainsi entouré de la milice la plus dévouée que jamais monarque ait eue, Napoléon se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans celles qui l'avaient illustré durant sa glorieuse carrière. Il ne fut escorté par sa garde que jusqu'à Briare.

Le 21, Napoléon coucha à Nevers. Il y fut encore reçu aux acclamations de la foule, qui, à ses cris d'enthousiasme, mêla quelques épithètes peu courtoises pour les commissaires étrangers. Ce fut en quittant cette ville qu'il eut la douleur de voir son escorte française remplacée par un corps de Cosa-

ques et d'entendre crier : *Vivent les alliés !* Mais ces contrariétés, quelque pénibles qu'elles fussent, ne devaient être que le prélude des outrages et des périls qui allaient l'assaillir au delà de Lyon, qu'il ne fit que traverser dans la nuit du 22 au 25. Il y laissa une personne de confiance pour y attendre l'arrivée de la poste de Paris et lui rapporter les journaux avec tout ce qu'elle pourrait se procurer de brochures de circonstance. Tandis qu'il changeait de chevaux, un groupe nombreux, stationné devant la poste, fit entendre les cris de *Vive l'empereur !* Ce furent les derniers.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des bourgeois et des officiers français avec la cocarde blanche à leurs chapeaux. Ils appartenaient au corps d'Augereau. A l'auberge de la poste, où il s'arrêta, il fut rejoint par la personne qu'il avait laissée à Lyon. Parmi les papiers qu'elle lui apportait, se trouvait le *Moniteur*, dans lequel était la proclamation que le duc de Castiglione avait faite à son armée à l'occasion du retour des Bourbons, et dans laquelle il accusait Napoléon en lui appliquant l'épithète de lâche !... après l'avoir lue, l'empereur se contenta de hausser les épaules en souriant d'un air de mépris. Ce fut également à Valence qu'il entendit crier pour la première fois : *Vive le roi !* Ce cri lui fit éprouver une espèce de tressaillement involontaire. Il ne s'arrêta dans le chef-lieu de la Drôme que le temps de changer de chevaux, et après avoir dépassé Loriol et Derbieres, il arriva le 24, à six heures du soir, à Montélimart, et descendit à l'auberge qui avait été désignée par les commissaires. A peine était-il entré dans la première salle, qui servait en même temps de cuisine, qu'on lui remit un billet cacheté. Il l'ouvrit et le lut :

— Ah ! ah ! dit-il avec un sourire de mépris, on veut renouveler ce qu'on avait tenté là-bas !... Eh bien ! on verra.

Et il se promena dans cette cuisine tandis qu'on préparait à la hâte une des pièces du rez-de-chaussée. Quelques fonctionnaires publics de Montélimart se présentèrent alors à la porte de l'auberge en demandant l'honneur de voir l'empereur. Il consentit à les recevoir, et les questionna avec une sérénité bien remarquable dans un moment où il savait qu'on agitait pour lui, à quelques lieues de là, une question de mort. Ces fonctionnaires lui parlèrent de leurs regrets :

— Que voulez-vous, messieurs ! leur répond-il, il faut faire comme moi : se résigner et attendre.

Deux anciens officiers de l'armée, dont l'un était le capitaine Kretly, l'ancien trompette de ses guides, dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire, vinrent aussi réclamer la faveur de lui adresser un dernier adieu.

A huit heures du soir on était sur la route d'Avignon. Deux postes plus loin, à Donzère, on fut accueilli par des cris de vengeance. Les habitants avaient célébré dans la journée une fête pour l'arrivée de Louis XVIII en France. Des cris injurieux s'élevèrent. Quelques femmes du peuple, complètement ivres, s'approchèrent en agitant des torches, et adressèrent à Napoléon des injures telles qu'il ferma les glaces de sa voiture en disant à Bertrand d'un ton de pitié :

— Mais regardez-les donc !... Quel hideux spectacle !... Ces femmes sont des furies échappées de l'enfer.

Arrivé à Orange sur les quatre heures du matin, il monta à pied, de compagnie avec le grand maréchal et le général Drouot, la première côte que l'on trouve en avant de Cadrouse. Un fourrier du palais était aussi descendu de voiture et avait pris les devants. Il marchait à environ deux cents pas du groupe impérial, lorsqu'il rencontra le courrier de la malle de Marseille, qui s'arrêta et lui demanda :

— Ne sont-ce pas les voitures de l'empereur que j'aperçois là-bas ?

— Non, monsieur, répondit le fourrier, qui avait le mot; ce sont des équipages appartenant à des généraux alliés.

— Pourquoi le nier ! Je suis sûr de ce que je dis, et vous-même vous faites partie de la maison impériale. Eh bien ! en passant par Orgon, hier, j'ai vu pendre l'empereur en effi-